— Vous refusez ? s'écria douloureusement Suzanne.

— Je le dois.

— La place que vous occupez est modeste.

— J'ai été très heureux de l'accepter à une époque où mon pain du jour n'était guère assuré.

— Vous avez été réduit, dit la jeune fille d'une voix tremblante, à une telle...

— Misère, appuie Maréchal en souriant. Oui, mademoiselle, mes débuts dans la vie ont été durs. Je suis un enfant sans famille. La mère Maréchal, une brave fruitière de la rue Pavée au Marais, me trouva un matin, au coin de la borne, enveloppé dans un numéro du *Constitutionnel*, comme une vieille paire de bottines. La brave femme me recueillit, m'éleva et me mit au collège. Il faut vous dire que je suis un lauréat de tous les concours. J'ai obtenu tous les prix. Et j'ai même vendu les livres dorés sur tranche du lycée Charlemagne aux heures de détresse. J'avais dix-huit ans quand ma bienfaitrice, la mère Maréchal, mourut. Je restai sans appui, sans secours. J'essayai de me tirer d'affaire tout seul, et d'arriver à la force du poignet. Après dix ans de lutttes et de privations, je sentis la vigueur physique et morale me manquer. En regardant autour de moi, je vis que ceux qui surmontaient tous les obstacles étaient autrement trempés que je ne l'étais. Je compris que j'étais né médiocre, et, au lieu de m'en prendre à Dieu, aux hommes, et d'essayer, en bouleversant la société, d'imposer ma médiocrité par l'intrigue ou par la force, je me suis résigné, n'étant pas de ceux qui peuvent commander, à être de ceux qui savent obéir. Je remplis, vous le savez, un emploi peu relevé, mais qui me nourrit. Je suis sans ambition, un peu philosophe. J'observe tout ce qui se passe autour de moi, et je vis heureux, comme Diogène dans son tonneau.

— Vous êtes un sage, reprit Suzanne. Moi aussi je suis philosophe et je vis dans un milieu qui ne me plaît guère. J'ai malheureusement perdu ma mère fort jeune, et mon père, si tendre qu'il soit, a été obligé de me négliger un peu. Je ne vois autour de moi que des gens millionnaires ou des gens qui aspirent à le devenir. Je suis condamnée aux obsessions des Le Brède et des du Tremblay, jolis cotillonneurs à cerveau vide, qui font la cour à ma dot et pour qui je ne suis pas une femme, mais un sac d'écus orné de dentelles.

— Ces messieurs sont les modernes Argonautes : ils marchent à la conquête de la Toison d'Or.

— Les Argonautes ! s'écria Suzanne en riant, vous avez trouvé juste. Je ne les appellerai plus autrement.

— Oh ! Ils ne comprendront pas ! dit gaiement Maréchal : je ne les crois pas ferrés sur la Mythologie :

— Eh bien ! vous voyez que je ne suis pas très heureuse, au sein de mon opulence, comme dit la chanson, reprit la jeune fille. Ne m'abandonnez pas. Venez quelquefois causer avec moi. Vous ne me direz ni banalités, ni fadeurs, vous. Cela me changera des autres.

Et, faisant un geste amical à Maréchal, mademoiselle Herzog rejoignit son père, qui se faisait donner par Savinien des détails sur la maison Desvaremmes.

Le secrétaire resta un moment pensif.

— Etrange fille ! murmura-t-il. Quel malheur qu'il y ait le père !

La portière du salon dans lequel se trouvaient M. et mademoiselle Herzog, Maréchal et Savinien venait d'être soulevée, et madame Desvaremmes, suivie de sa fille, de Cayrol, de Serge et de Pierre, entra dans la pièce. C'était, à une extrémité de la villa, un carré entouré sur trois de ses faces par une galerie fermée de vitraux et garnie de plantes de serre. De larges baies, à demi voilées par de grandes draperies relevées à l'italienne, donnaient sur cette galerie. Ce salon fut le séjour de prédilection de la comtesse Woresoff. Elle l'avait meublé à l'orientale, avec des sièges bas et de vastes divans invitant à la languoureuse mollesse des rêveries pendant le jour. Une borne capitonnée, surmontée d'un buisson de fleurs, occupait tout le milieu de la pièce. Un perron élégamment contourné descendait de la galerie sur une terrasse, d'où la vue s'étendait à la fois sur la campagne et sur la mer.

En voyant entrer la patronne, Savinien s'était élancé vers elle et lui avait pris les mains. C'était, dans sa vie innocente, un élément d'intérêt que l'arrivée de madame Desvaremmes. Le gommeux devinait quelque histoire mystérieuse, qu'il serait peut-être possible d'apprendre. Et l'oreille tendue, l'œil aux aguets, il cherchait le sens des moindres paroles.

— Si vous saviez, ma bonne tante, disait-il avec son patelinage hypocrite, combien je suis étonné de vous voir ici !

— Pas plus que moi d'y être, répondit la patronne avec un sourire. Mais, bah ! J'ai lâché mon collier pour huit jours... Vive la joie !

— Et qu'est-ce que vous allez faire ici, dites un peu ? poursuivit Savinien.

— Mais ce que tout le monde y fait. Au fait, qu'est-ce qu'on y fait ? reprit madame Desvaremmes avec vivacité.

— Ça dépend, répondit le prince. Il y a ici deux populations bien distinctes : d'un côté, les gens qui se soignent, de l'autre, ceux qui s'amuse. Pour les premiers, la marche hygiénique, à petits pas, au soleil, sur la promenade des Anglais. Pour les seconds, les excursions à grand bruit de grelots, les courses à grand risque de casse-cou, les régates à grand renfort de plongeurs. Les uns économisent leur vie comme des avarés, les autres la dissipent comme des prodiges. Tenez ! voici la nuit qui vient, l'air se refroidit. Ceux qui se soignent rentrent, ceux qui s'amuse sortent. D'un côté on met les robes de chambre, de l'autre les robes de bal. Ici la maison tranquille, éclairée par une veilleuse, là-bas les salons éclatants de lumières, le bruit des instruments, le tumulte des danses. Ici on tousse, là-bas on rit. Tisane d'un côté, punch de l'autre. Enfin, partout et toujours, le contraste. Nice est à la fois la ville la plus triste et la plus gaie. On y meurt à force de s'y être amusé, et on s'y amuse quitte à en mourir.

— Très dangereux alors, le séjour ici ?

— Oh ! ma tante, pas si dangereux et surtout pas si amusant que l'a dit le cher prince. Nous sommes là un lot de jolis viveurs qui tuons le temps en attendant qu'il nous le rende, et qui partageons habituellement notre journée entre la salle à manger de l'hôtel, le tir aux pigeons et le cercle, ce qui n'est pas d'un folichon excessif ?

— La salle à manger, passe encore, dit Maréchal, mais le tir aux pigeons, a la longueur...

— On intéresse le jeu.

— Comment ça ?

— Oh ! c'est très simple : un gentilhomme, un fusil à la main, est devant les boîtes qui contiennent les pigeons. Vous me dites : Cinquante louis que l'oiseau tombera. Je réponds : Tenu. Le gentleman crie : " Pull ", la boîte s'ouvre, le pigeon part, le coup de fusil le suit. Le volatile tombe ou ne tombe pas. J'ai perdu ou j'ai gagné cinquante louis.

— Palpitant ! s'écria Suzanne Herzog.

— Peuh ! poursuivit Savinien avec indifférence ironique, ça vaut mieux que de parier sur les numéros pairs ou impairs des fiacres qui passent.

— Et les pigeons, qu'est-ce qu'ils disent de cela ? demanda sérieusement Pierre.

— On a le tort de ne pas les consulter, dit Serge gaiement.

— Ensuite, reprit Savinien, il y a les courses et les régates.

— Auquel cas, vous pariez sur les chevaux ? interrompit Maréchal.

— Ou sur les canots.

— Autrement dit, le jeu appliqué à toutes les circonstances de la vie.

— Et pour couronner le tout, le soir nous avons le cercle où on joue la grande partie. Là, c'est le baccarat qui triomphe. Ce n'est pas varié non plus : Cent louis ? Tenu. — Cinq, je tire. — Il y a l'écolo des gens qui tirent à cinq. — Neuf, j'abats, je ramasse ou je paye, et le jeu continue,

— Et cela, à la chaleur du gaz et à la fumée du tabac, dit Maréchal, quand les nuits sont si pleines d'étoiles et que les orangiers sentent si bon ? Quelle drôle d'existence !

— Existence d'idiots, Maréchal, soupira Savinien, que moi,